

LE FIGARO et vous

« Relire Aragon » : et le cercle d'un poète apparut

CHRONIQUE À la Gaîté Montparnasse, Patrick Mille et Florent Marchet lisent en musique des poèmes connus et moins connus. Un exercice réussi.



LE THÉÂTRE
Marin de Viry
mdeviry@lefigaro.fr

Il y avait quatre difficultés à lever : la première, c'est que l'espérance progressiste n'est plus incarnée par « le grand parti des travailleurs ». L'espoir communiste, c'est très loin. La deuxième, c'est que le patriotisme poétique n'est plus de saison : il faut se rappeler, pour comprendre Aragon, qu'on a pu aimer la France comme une personne idéale, magnifique, charnelle et spirituelle. La « madone aux fresques des murs », c'est avant-hier, c'est la France des gaullistes, de la Résistance et de Malraux, qui disait qu'entre les communistes et les gaullistes, il n'y avait qu'un millimètre. C'est une idée qui a quelque chose d'évident quand on écoute ou on lit Aragon. La troisième, c'est que l'idéal de l'amour unique hétérosexuel - ou en tout cas sa célébration à travers Elsa - est d'une autre époque. La seule paire d'yeux qui compte, l'élue définitive, l'autre qui fait soi, c'est daté. Et enfin la quatrième, c'est que Jean Ferrat et Léo Ferré, entre autres, sont passés avant, et ont mis en musique les poèmes d'Aragon d'une manière dont on pense ce que l'on veut, mais qui est inoubliable. Difficile de chanter après eux.

Nous ne savons pas comment Patrick Mille et Florent Marchet se sont préparés, quelle fut leur stratégie pour « relire » et chanter Aragon, mais ce que nous avons ressenti au Théâtre de la Gaîté Montparnasse, c'est que le spectacle est d'une intensité exceptionnelle et que la poésie d'Aragon en ressort comme si elle avait été écrite hier. Même quand elle évoque l'Affiche rouge, l'assassinat de



Patrick Mille au service de la poésie d'Aragon. GUY FASOLATO

Garcia Lorca, ou la lutte des classes. Dans cette interprétation, à aucun moment, même quand on n'est pas, comme votre serviteur, un fanatique d'Aragon, on ne pense qu'il s'agit d'une œuvre du passé. On ne pense d'ailleurs même pas qu'il s'agit d'une œuvre du présent. On constate qu'il s'agit de cet exercice qui, d'images en images, de tournures en tournures, élargit, élève, exalte et fait chanter le réel dans nos esprits.

Une éternelle jeunesse

Le côté vertigineux de ces textes abolit le temps : c'est ce qui fait d'ailleurs que ce spectacle est vraiment ouvert aux jeunes générations. Nous sommes installés « comme un oiseau sur la plus haute branche » dès le premier poème. Chantés à cappella, en musique, ou simplement récités, c'est toujours au service du sens du texte, de la beauté du vers, de la mise en valeur des images que les deux interprètes ont tra-

vaillé les poèmes. C'est une relecture qui ne retranche rien à la première lecture, qui la réactualise, comme lorsqu'on lit, à des années de distance, un grand roman. Ce n'est pas lui qui a vieilli, c'est nous. Il est fait pour tous les âges et pour toutes les époques.

Enfin, pour ceux qui se souviennent surtout de *La Diane française* et des *Yeux d'Elsa*, signalons que figurent au programme des poèmes moins connus mais magnifiques d'Aragon vieillissant, qui se sent disparaître, qui passe le témoin - « à vous de dire ce que je vois ». C'est probablement une des clefs de l'éternelle jeunesse de ses textes que de les avoir écrits avec la conscience aiguë qu'il n'est que de passage. Bref, un moment d'élévation émue et intense dans un théâtre, dont le charme et la simplicité sont parfaits pour ce spectacle. ■

Relire Aragon, au Théâtre de la Gaîté Montparnasse, Paris 14^e, jusqu'au 15 décembre.